

Anthropologie et Sociétés



Marta ALLUÉ, *Sauver sa peau. Un pari sur la vie que tout le monde croyait perdu d'avance.* Paris, Éditions Seli Arslam, 1996, 191 p.

Steve Paquet

Volume 23, numéro 2, 1999

Soins, corps, altérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquet, S. (1999). Compte rendu de [Marta ALLUÉ, *Sauver sa peau. Un pari sur la vie que tout le monde croyait perdu d'avance.* Paris, Éditions Seli Arslam, 1996, 191 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 23(2), 153–155.
<https://doi.org/10.7202/015606ar>



Marta ALLUÉ, *Sauver sa peau. Un pari sur la vie que tout le monde croyait perdu d'avance*. Paris, Éditions Seli Arslam, 1996, 191 p.

La littérature anthropologique ayant pour thème l'expérience vécue de la maladie et de la souffrance nous a jusqu'ici peu habitués à ce genre d'ouvrage, à la fois personnel et introspectif. Les plus récents travaux réalisés dans ce domaine (Holland 1994, Kleinman 1995 et Vibeke 1997) reposaient plutôt sur des analyses de type phénoménologique qui tentaient de comprendre comment les individus interprètent et accordent une signification à leur existence en élaborant un récit autour d'une situation qui les accable. De leur côté, des auteurs comme Margaret Lock (1997) et Allan Young (1997) ont cherché à comprendre de quelle manière l'organisation sociale, économique et politique d'une société pouvait contribuer à façonner le champ des expériences individuelles socialement valorisées à l'égard de la souffrance, de la maladie et du bien-être. Das (1995) a quant à elle admirablement démontré de quelle façon l'expérience de la souffrance, dans un contexte de violence extrême, pouvait être transformée et récupérée par la tenue d'un discours familial particulier reproduisant, tout en les légitimant, les valeurs associées au pouvoir bureaucratique, judiciaire et masculin déjà en place au sein d'une collectivité.

Rien de cela ici. Aucune théorie. Aucune trace d'interrogations à caractère universitaire ou professionnel. Le propos vient au contraire de l'intérieur et il nous est livré à la manière d'un journal intime, empreint d'émotion et de sensibilité. Anthropologue de formation, Marta Allué fut victime d'un grave accident de voiture qui laissa la quasi-totalité de son corps brûlé au troisième degré. Résistant plusieurs mois à la mort, confrontée à une douleur aussi atroce qu'indescriptible et devant réapprendre ces moindres gestes qui font de nous des êtres humains libres et autonomes, elle raconte son histoire qui nous entraîne dans l'univers de la souffrance et de la solitude qu'elle suppose.

Les anthropologues qui s'intéressent à la mort, à la santé et à la maladie ont déjà montré que la souffrance déplace ceux et celles qui en font l'expérience en marge du lien social et aux limites de l'échange symbolique. Faire l'expérience de la souffrance, c'est en effet vivre la solitude, ou plutôt cette incapacité à partager avec ceux qui nous entourent la profondeur de notre atteinte, physique ou morale. C'est alors qu'une plainte souvent intraduisible prend le relais de la parole et prive ainsi le souffrant d'un rapport réciproque à autrui. L'expression de la douleur est un échec radical du langage. Seule, enfermée à l'intérieur d'un monde qui ne peut être partagé, Marta Allué a rapidement ressenti le besoin de « mettre en ordre » ce qui n'était alors que chaos, angoisse et désespoir. Paradoxalement, cet exercice permet à l'auteure de communiquer ainsi à son entourage ce qui est trop longtemps demeuré innommable. Chacun des épisodes de ce bouleversant récit plonge le lecteur au centre d'une aventure à laquelle nul ne peut rester insensible. Je pense ici à ces bains thérapeutiques effectués deux fois par semaine pour désinfecter le corps avant le changement des compresses qui recouvraient les plaies causées par les greffes ou les brûlures encore à vif. Sans épiderme, le contact de l'eau provoque une douleur telle que la seule idée de la mort devient synonyme de salut et de rédemption.

Bien sûr, ce témoignage est terrible et nous va droit au cœur. Mais être le témoin privilégié d'une démarche intérieure aussi bouleversante n'est jamais une expérience agréable.

Plus d'une fois, mon intérêt à poursuivre la lecture m'a semblé relever du voyeurisme. Cependant le parcours de Marta n'est pas qu'une simple et complaisante exploration de soi. Ne l'oublions pas, l'auteure est aussi anthropologue. Son souci du détail dans la description des événements, l'introduction dans son récit d'une certaine distance et la richesse des éléments comparatifs (principaux atouts méthodologiques de notre discipline) nous renvoient à une autre dimension : celle des soins et de l'accompagnement. Elle nous rappelle que, en réponse à la souffrance et à la douleur, la médecine occidentale ne propose aux patients que des solutions d'ordre technique. L'idéalisation des innovations dans la fabrication d'appareils de réadaptation physique est l'exemple le plus frappant de cette foi aveugle et absolue entretenue à l'égard de la science et du progrès. Comme le souligne Le Breton (1995), cette attitude a comme première conséquence de refouler le problème proprement métaphysique de la signification accordée à la souffrance humaine. À plus d'une reprise, Marta nous rappelle combien le simple sourire d'une infirmière compatissante ou un « Bonjour! » d'un médecin habituellement distant étaient des gestes réconfortants qui lui permettaient d'oublier pour quelques instants la torture qu'elle devait supporter.

Mais l'expérience de Marta Allué doit aussi nous permettre d'exercer notre sens critique. Ici, j'aimerais simplement mettre en doute cette idée, plus d'une fois avancée par l'auteure, voulant que le malade est toujours le mieux placé pour connaître sa maladie, qu'il est le seul à pouvoir décider de ce qui est bon pour lui et qu'il est aussi le seul à pouvoir agir efficacement sur le contrôle de ses symptômes. Cette manière de concevoir l'expérience individuelle en privilégiant le règne et l'autonomie du sujet souffrant est le fruit d'un long héritage qui se doit d'être éclairé. Plusieurs travaux nous éclairent déjà sur la genèse et les conséquences de ce phénomène historique. Par exemple, les démonstrations de Charles Taylor et de Michel Foucault nous ont permis de comprendre l'émergence du sujet moderne, réflexif et possédant son intériorité propre à partir de laquelle il devrait être capable d'élaborer sa vérité. L'anthropologie américaine, fortement influencée par la philosophie de Husserl et de Merleau-Ponty, reste tributaire de cette vision des choses, en accordant une priorité analytique au concept d'expérience, le plus souvent présenté comme une valeur réaffirmant la toute puissance de la réflexivité, de la subjectivité et du langage dans la structuration du vécu.

Cet ouvrage de Marta Allué devrait donc nous faire opter pour une voie mitoyenne, c'est-à-dire en faveur d'une phénoménologie critique suivant laquelle l'expérience vécue de la maladie et de la souffrance, bien que mise en ordre par l'intermédiaire d'un discours propre à l'intimité du sujet, demeure nécessairement marquée par un contexte économique, politique et social qui en balise l'expression, en introduisant chez les individus des manières d'être et de penser le monde. L'expérience de Marta Allué devrait également nous permettre de mieux lire et de mieux comprendre les avancées actuelles dans le domaine de l'anthropologie médicale. Car cette expérience souligne les différents moyens à travers lesquels l'expérience individuelle de la souffrance peut être récupérée par le pouvoir étatique pour justifier à son profit une vision du monde légitime.

Références

- DAS V., 1995, *Critical Events. An Anthropological Perspective on Modern India*. Delhi, Oxford University Press.
- HOLLAND D., 1994, « Suffering and the Work of Culture. A Case of Magical Poisoning in Toraja », *American Ethnologist*, 21, 1 : 74-87.
- KLEINMAN A., 1995, *Writing at the Margin. Discourse Between Anthropology and Medicine*. Berkeley, University of California Press.

- LE BRETON D., 1995, *Anthropologie de la douleur*. Paris, Éditions Métailié.
- LOCK M., 1997, « Displacing Suffering. The Reconstruction of Death in North America and Japan » : 207-245, in A. Kleinman, V. Das et M. Lock (dir.), *Social Suffering*. Berkeley, University of California Press.
- VIBEKE S., 1997, « Life Stories and Shared Experience », *Social Science and Medicine*, 45, 1 : 99-110.
- YOUNG A., 1997, « Suffering and the Origins of Traumatic Memory » : 245-261, in A. Kleinman, V. Das et M. Lock (dir.), *Social Suffering*. Berkeley, University of California Press.

Steve Paquet
Centre de recherche sur les services communautaires
Université Laval
Sainte-Foy
Québec G1K 7P4

Luce DES AULNIERS, *Itinérances de la maladie grave. Le temps des nomades*. Paris, L'Harmattan, 1997, 623 p., bibliogr.

L'ouvrage de Des Aulniers est le produit d'un travail patient et minutieux de plusieurs années, mené auprès de malades qui viennent de recevoir un diagnostic de maladie fatale, à court ou à moyen terme. L'auteur a conduit une série d'entrevues en profondeur auprès de différentes catégories de malades québécois francophones de milieu urbain (Montréal) et rural (Gaspésie).

D'abord thèse de doctorat d'État soutenue à la Sorbonne, sous la direction de Louis-Vincent Thomas, le livre constitue à la fois un prolongement et une synthèse de cette dernière. Il s'inscrit à la croisée de plusieurs champs : anthropologie de la mort et du deuil, méthodologie qualitative et phénoménologie, anthropologie symbolique. L'intention était ici d'écouter le discours et la parole de sujets souffrants de maladie grave et de saisir comment « nous affrontons cet Autre par excellence, la mort, lorsqu'elle s'esquisse pour nous » (p. 8). Surtout, comment *se prépare-t-on à la mort* ? « Menace et puissance de création qu'elle engendre, tel est l'objet de la recherche qui est à l'origine de cet écrit, soulignant ce qui s'organise de la vie en situation de menace de mort » (p. 8). D'entrée de jeu, la position de Des Aulniers s'écarte sensiblement de nombreux auteurs qui ont modelé la prise de conscience du déni du mourir dans les sociétés industrialisées ; on pense ici au chef de file Kübler-Ross et à une certaine psychologie du développement, celle qui fait du mourir un processus en plusieurs étapes plus ou moins linéaires de refus et d'acceptation, lesquelles ont souvent été réexaminées par les anthropologues mais aussi réfutées. Le succès de tels ouvrages en Amérique du Nord et en Europe fut tel qu'il a alimenté tout le mouvement des soins palliatifs, la réflexion et l'action conduite auprès d'endeuillés et de mourants. Il faut se demander ce que ce livre apporte de neuf, avec son titre étonnant, laissant entendre que la maladie grave pourrait ne pas être que succession d'étapes de refus et d'acceptation, mais aussi (ou plutôt) expérience du temps qui manque et qui se redéploie en passage nomade dans la radicale altérité. Il est osé, différent et difficile.

L'intérêt majeur de l'ouvrage est sans doute d'apporter aux lecteurs un (des) horizon(s) différent(s) à l'expérience de la mort prochaine. Non pas celle du mourir proprement dit (les tout derniers instants de la vie), mais celle de la mort qui s'annonce, qui